

Un permis synonyme de liberté

Employée dans l'économie domestique, Milvia Velasquez a travaillé 20 ans en Suisse sans papiers, avant d'obtenir enfin un permis B

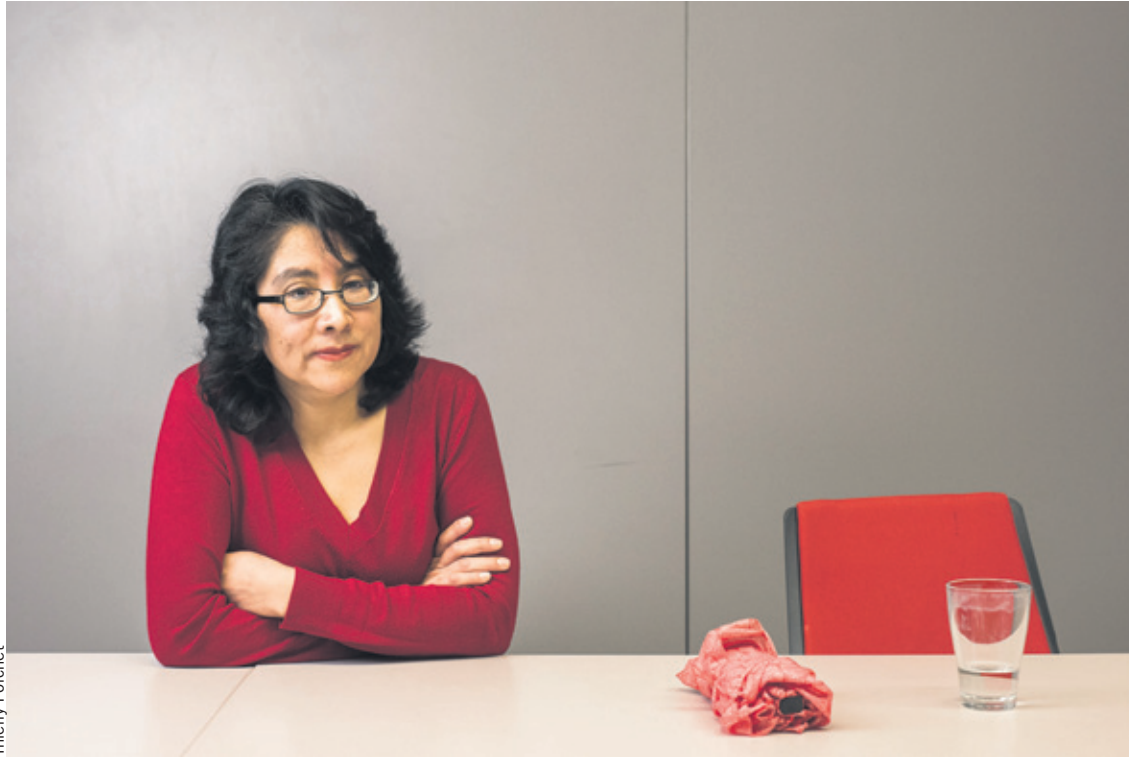
Cela ne s'invente pas. C'est exactement le jour du quatorzième anniversaire de son fils, le 19 mars 2014, que Milvia Velasquez a reçu par La Poste le plus beau des cadeaux: un permis B. «Pour moi, c'était recevoir notre liberté», raconte-t-elle. «Mon fils a beaucoup changé. Ses résultats scolaires se sont vraiment améliorés. Jusque-là, il ne savait pas très bien qui il était, Guatémaltèque comme moi, Bolivien comme son père ou Suisse?», explique celle qui s'est sentie délivrée d'un grand poids.

Son témoignage est unique, mais rejoint sur plusieurs points ceux de ses compatriotes latino-américains sans papiers, comme elle, employée domestique. Des travailleuses essentielles à la société, mais dont les droits sont extrêmement restreints (lire aussi en page 3), et leur quotidien alourdi par leur statut précaire. «Je crois que même inconsciemment on transmet notre peur à nos enfants», estime Milvia, dans un français parfait agrémenté d'un accent charmant.

Son histoire migratoire commence par la proposition de la sœur d'une amie, vivant en Suisse, de venir garder ses enfants quelques mois. Une expérience de fille au pair en somme pour celle qui travaille alors comme secrétaire dans un office de police et suit des études de droit en parallèle. «J'avais 22 ans, envie d'aventure, et d'aider financièrement mes quatre frères et sœurs à poursuivre leurs études», raconte celle qui est ainsi arrivée à Lausanne le 5 mars 1994. «Et puis à Guatemala city j'avais été agressée plusieurs fois par des voleurs. Je ne me sentais pas en sécurité...» L'angoisse de la rue prendra une autre forme pour Milvia. Car passé les trois mois de séjour touristique, c'est une vie de clandestinité qui l'attend dans les rues tranquilles de Lausanne. «Quand je voyais la police, j'avais toujours peur d'être contrôlée. Pendant des années, j'ai vécu sans oser vraiment parler...», témoigne celle dont le père était, ironie du destin, policier.

Devenir mère

Face à la fragilité de sa situation, elle dit avoir puisé la force dans sa foi chrétienne. «Pour moi, ça a été un soutien essentiel. Vivre au jour le jour et faire confiance au Seigneur...» Dans ces moments



Sous la douceur, une battante.

de difficulté, l'idée de repartir au Guatemala lui est parfois venue. «Mais je ne voulais pas être une charge de plus pour ma famille.» En 1999, elle tombe enceinte. Mère célibataire, à 27 ans, sans-papiers, elle se souvient de sa panique: «La gynécologue m'a dit que c'était mieux de ne pas le garder, vu ma situation. Mais je ne voulais pas avorter... C'est à ce moment-là que ma vie a changé, car j'ai commencé à demander de l'aide. Mon assistante sociale à la Fondation Profa m'a beaucoup soutenu.» Le soutien viendra aussi de la famille dans laquelle elle travaille et vit, qui accueillera son enfant durant sa première année. Suite à la décision de ses employeurs de vendre leur maison, et leurs enfants étant devenus plus autonomes, Milvia doit chercher une autre solution. Par voie de petites annonces, elle trouve des ménages à faire. S'ensuit un jonglage entre ses nombreux employeurs pour joindre les deux bouts. «Par rapport à beaucoup de mes compatriotes, j'ai toujours été bien traitée», dit-elle reconnaissante. «Par la grâce de Dieu, un ami suisse a loué un studio pour moi à son nom, pendant dix ans. C'était une chance, mais je me souviens du voisin qui ne supportait pas que mon bébé pleure, et aussi, quelques années plus tard, du

jour où mon fils a invité des camarades à la maison qui lui ont demandé où était sa chambre...» En 2010, elle trouve un logement plus grand. «La propriétaire a accepté de le louer à mon nom. J'étais si heureuse de ne plus dépendre de quelqu'un...»

Sortir de l'ombre

C'est, entre autres, sa volonté d'offrir un avenir en Suisse à son enfant, ainsi que sa rencontre amoureuse avec un Helvète, qui l'incite en 2013 à déposer une demande de permis B humanitaire. «Je ne voulais pas que l'homme que j'aime puisse me reprocher un jour de l'avoir épousé pour son passeport», explique Milvia qui a constitué son dossier à force de persévérance, notamment pour convaincre chaque employeur de lui signer des contrats de travail. «Certains avaient peur d'être amendés, mais la plupart ont accepté. J'ai été aidée par le Collectif vaudois de soutien aux sans-papiers pour réunir toutes les preuves de mon séjour, de mon indépendance financière, de mon intégration», raconte celle qui a senti un grand poids tomber de ses épaules le jour où elle a envoyé son dossier, lourd d'une soixantaine de lettres de recommandation. Trois mois plus tard, elle recevait son sésame.

Depuis, elle s'engage dans le collectif vaudois qu'elle recommande à toutes les personnes sans papiers, et rêve de changer de travail. «A l'orientation professionnelle, on m'a dit que je n'avais pas trop le choix. On m'a proposé un cours de nettoyeuse ou d'aide-soignante Croix-Rouge.» Pour l'heure, Milvia a dû réduire le nombre de ses employeurs – avec qui elle tisse souvent, au fil des ans, des liens d'amitié – pour pouvoir commencer une formation. Elle est heureuse que son fils ait trouvé une place d'apprentissage d'électricien. Et se réjouit de changer de nom cet automne. «Je vais me marier», murmure-t-elle avec un sourire. Un conte de fées des temps modernes...

Aline Andrey ■



Le témoignage radiophonique de Milvia Velasquez sera diffusé en direct et en public de Pôle Sud, à Lausanne, et sur www.django.fm, le mardi 23 février entre 18h et 19h (podcasts disponibles dès le lendemain).

courrier

Un oui franc, pour alléger la souffrance des ventres vides

Le 28 février prochain le peuple suisse sera appelé à se prononcer en votation populaire sur quatre objets d'importance. Néanmoins, il est un objet qui mérite une attention particulière. Cet objet est: «Pas de spéculation sur les denrées alimentaires».

C'est bien connu, la faim est un couperet qui s'abat sur les plus pauvres de la planète. Il faut savoir que, dans le monde, 800 millions de personnes souffrent de la faim, des ventres crient. Chaque fois que le prix des denrées alimentaires augmente de 0,5%, ce sont 8 millions de personnes qui rejoignent la cohorte des ventres vides. Spéculer sur des biens vitaux pour la survie d'un être humain relève de l'immoralité. D'ailleurs, des associations comme Pain pour le prochain, Action de carême et Alliance Sud, ne se sont pas trompées en soutenant l'initiative. Quant au risque de délocalisation, ils sont peu probables. Car, ces entreprises bénéficient d'avantages comparatifs, que beaucoup de pays ne peuvent pas avoir. Si néanmoins ces entreprises délocalisent, il s'agirait clairement d'un chantage à l'emploi, chose immorale et anti-démocratique. Désarmer les ardeurs spéculatives des grands du négoce international des denrées alimentaires aidera les plus pauvres d'entre nous à avoir les ventres moins vides. C'est pour cela qu'un oui franc dans les urnes le 28 février 2016, soulagera le monde d'un fléau récurrent.

Thierry Cortat, membre du comité d'Unia Transjurane ■

communiqué

Stop aux renvois!

Le 6 février des militants du collectif R – un collectif citoyen composé de près de 200 personnes et qui fait vivre un refuge à l'Église St-Laurent au centre de Lausanne depuis le 8 mars 2015 – ont déployé une énorme banderole de 10 mètres de long sur la cathédrale de Lausanne portant le slogan «Stop aux renvois des réfugiés Dublin».

Cette action vise à dénoncer la politique de renvois menée par les autorités suisses. Depuis septembre 2015, le Secrétariat d'Etat aux migrations (SEM) accède les renvois des cas Dublin au lieu de favoriser l'intégration des réfugiés de guerre venus de Syrie ou d'Afghanistan ou ceux fuyant la dictature comme en Erythrée. Les accords Dublin permettent ainsi à des pays comme la Suisse de refouler une majorité de requérants d'asile vers ces pays frontaliers sans entrer en matière sur leurs demandes, la déchargeant ainsi de sa responsabilité d'accueil. Or en Italie, en Hongrie et dans d'autres Etats à la frontière de l'Union européenne, les conditions d'«accueil» prennent toujours plus les traits d'un désastre humanitaire. Face à cette situation inacceptable, l'inaction est devenue coupable; elle ne met pas seulement en danger des vies humaines, elle compromet également notre dignité et notre humanité fondamentales.

Le Collectif R appelle la société civile à se mobiliser largement pour que le droit d'asile, la solidarité et l'hospitalité ne soient pas de vains mots. Près de 3000 personnes ont déjà signé le manifeste du Collectif R qui demande au gouvernement vaudois de tout mettre en œuvre pour que la Suisse applique la clause de souveraineté en suspendant l'automatisme des renvois Dublin. Pour l'instant, le Conseil d'Etat vaudois est resté sourd à ces appels de la société civile. Au cœur de l'une des plus graves crises migratoires de l'histoire européenne, le collectif R se bat aussi pour que la ville de Lausanne se déclare Ville-refuge», mouvement initié pas les villes de Barcelone et Madrid. Lausanne doit accueillir les migrants qui se pressent aux frontières de l'Union européenne. Aujourd'hui, le collectif R demande aux autorités communales: de ne plus prêter leur concours aux renvois forcés de personnes déboutées de l'asile; d'accueillir au moins 1500 réfugiés de plus, en ouvrant de nouvelles places d'hébergement et en organisant le placement chez les nombreux habitants qui se déclarent prêts à le faire; de mettre sur pied une vraie politique d'intégration, avec des cours de langue et un accès facilité à la formation et au travail.

Lors des 11 derniers mois, grâce à la mobilisation du refuge de St-Laurent, 24 personnes ont échappé à un renvoi et leur demande d'asile est désormais examinée par Berne. Plus de 70 autres sont actuellement soutenues par le collectif R en vue d'obtenir un traitement similaire. Notre lutte de désobéissance civile contre les renvois et pour une vraie hospitalité envers les réfugiés continue!

Collectif R ■

Daniel Süri

de
biais

«L'esprit va où mes mots l'emmènent»

Vous avez lu ce titre? De la poésie pure, hein? Vous voyez cet esprit suivre vos mots, par exemple? Une image vraiment surréaliste, cet esprit – comment se le représenter, du reste? – suivant des mots. On pense à un tableau de Magritte. Ou de Miró. Pourtant, c'est du management. Ah, bon! On trouve des peintres et des poètes chez les managers? Peut-être, quoiqu'aujourd'hui, piquer une bonne formule sur Internet et l'adapter à ses besoins est d'une facilité déconcertante. Certains, bien qu'universitaires, y raflent même des pans entiers de leurs ouvrages quand ce n'est pas leur future thèse. Alors une formule ici ou là, on reste au niveau de l'épicerie et de l'infiniment petit.

Revenons à cet esprit qui va où mes mots l'emmènent. Ce pourrait être l'expression d'un prêcheur passablement mégaloman s'imaginant pouvoir commander à l'Esprit saint.



Esprit sain qui, au passage, est aussi le nom d'une célèbre famille portugaise, dont le groupe financier Banco Espírito Santo fit en 2014 une faillite retentissante à la suite d'opérations peu catholiques. Dans ce cas, l'Espírito Santo semble avoir suivi les mots d'un prêcheur à la Madoff. Madoff ne vous dit rien? Alors, regardez sous Ding Ning: ce monsieur dont le nom résonne comme un amusant bruit de clochette a fait assez fort dans ce domaine, à l'échelle chinoise qui plus est. Comment dit-on «L'esprit va où mes mots l'emmènent» en chinois? Car ça ressemble également à un principe taoïste. Que dites-vous de celui-là: «Le poète sait jouer sur une harpe sans cordes et il sait ensuite répondre à ceux qui prétendent n'avoir pas entendu la musique.» Pas mal non, dans le genre toute-puissance mégaloman...

Mais retraversons le fleuve Jaune pour reprendre la route de la soie et nous retrouver dans nos pénates. A propos de quoi-t'est-ce que les managers voient soudain l'esprit ne pas aller là où leurs mots voulaient l'emmener, comme un bon petit chien-chien à sa mère? Eh bien, c'est lorsqu'ils s'adressent à leurs collaborateurs! Ceux-ci sont aussi volatils que l'esprit-de-vin: dès qu'ils entendent un mot, hop, ils l'interprètent, bien plocs. Vous leur dites, croyant bien faire, «Tu t'es planté, la dernière fois, alors cette fois-ci, je compte sur toi! Ne me déçois pas!» et qu'est-ce qu'ils comprennent, ces bras cassés? Qu'ils sont nuls, pas à la hauteur et ils repartent en traînant les socques, l'esprit arc-bouté au bout d'une laisse tendue à se briser. Même pas d'initiative, dites donc, l'esprit. Bref, c'est une cata à côté de laquelle la faillite du Banco Espírito fait figure de pet de lapin. Donc pour que l'esprit suive vos mots, il faut bien les choisir,

surtout quand il s'agit de l'esprit de vos subordonnés. Donc d'un côté, vous avez vos mots et de l'autre, leur esprit, vous me suivez? Et n'en profitez pas pour tout mélanger et faire des mots d'esprit, c'est déjà assez compliqué comme ça. Non, l'inverse: compliqué comme ça. Où en étions-nous? Voilà: leur esprit que vos mots, s'ils veulent être suivis, doivent caresser dans le bon sens. Sans faire les esprits forts. Et avec un certain esprit de prévoyance quant aux conséquences qu'ils entraînent. Du coup, vous dites à vos collaborateurs que vous avez confiance, qu'ils peuvent être rassurés et qu'ensemble vous trouverez des solutions. Et vous verrez leur esprit être emmené par vos mots; le cœur léger, la fleur au fusil, ils sortiront de votre bureau en gambadant vers d'autres tâches et de nouvelles aventures, l'esprit plein de gratitude. N'en faites pas trop toutefois dans la formule poético-sino-taoïste. Ne rajoutez pas, par

exemple: «L'homme suit les voies de la Terre, la Terre suit les voies du Ciel, le Ciel suit les voies de la Voie, et la Voie suit ses propres voies.» Car on pourrait craindre un accident de travail. Désorienté, étant passé en mode interrogatif, leur esprit pourrait alors surgir dans le vôtre, forcé du coup, pour se défendre, de devenir un esprit frappeur. Vous voyez la scène à la Manip (Mission d'action novatrice de l'industrie privée), avec Ruedi Saurer, les tables qui tournent et les coups frappés? «Esprit, es-tu là?» «Oui, car j'attends des mots qui m'emmènent.» «Quels mots?» «Emmenez-moi/Au bout de la Terre/Emmenez-moi/Au pays des merveilles/Il me semble que la misère/Serait moins pénible au soleil.» Quand même: faut pas confondre management et chansonnette!